

## Un sale caractère

Robert Richard

Volume 49, numéro 1-2 (275-276), mars 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Richard, R. (2007). Un sale caractère. *Liberté*, 49(1-2), 199–205.

## Un sale caractère

Robert Richard

J'en veux à un rien du tout. À une vétille, à un détail. Je vous dévoile le minuscule objet de mon ire, il s'agit de cette petite chipie de « e » muet qu'on rajoute à une sélecte flopée de mots, pour les rendre socialement comestibles : « écrivaine », « professeure », « docteure ». Mais pourquoi bisquer après une bagatelle, me demandez-vous ? Le « e » muet, un sale caractère ? Voyons ! Peut-on imaginer voyelle plus timide : sitôt prononcée, sitôt éteinte ? C'est d'ailleurs sa façon toute suave d'« expirer dans la bouche » qui lui avait valu les louanges d'un Voltaire (lettre du 24 janvier 1762). Au lieu de l'injurier, ne faudrait-il pas plutôt la médaille sur-le-champ pour services rendus à la gent féminine ? Où est donc le péril ? Où est le danger ? Où est la vilénie, l'infâme infamie à écraser ? Eh bien, la voici, en mille : que, les « e » muets aidant, le glorieux monde des *facts* finisse par faire la peau à la langue et, par ricochet, à l'écriture — entendez, à la littérature. Je m'explique.

Se pourrait-il qu'il y ait comme une victoire pyrrhique dans cet usage de plus en plus répandu du « e » muet : ce qu'on empoche au chapitre de la « visibilité/scriptibilité de la femme » étant perdu au double chapitre de la « langue » et de la « littérature » ? Les gains enregistrés au plan social l'auraient été au prix d'*enchaîner* la langue — et la littérature — au biologique. Si bien qu'on serait en train de se préparer, par une douce imprévoyance, une langue-perroquet dont la fonction serait de répéter/recracher le réel. Il en va d'une instrumentalisation pure et simple de la langue et de la littérature (corvéables à merci), ce que tout écrivain, il me semble, se doit de refuser dans l'âme.

Remarquez que cela se voit, l'écrivain qui commet quelques « e » muets, parfois par opportunisme, parfois pour acheter la

paix sociale. Il vous lancera, clin d'œil à l'appui, que « finalement, c'est pas si grave », pour justifier les « penseurs », « metteurs en scène » et autres spécimens du novlangue ornant sa copie. Petites veuleries au quotidien (on en commet tous) ! Impossible d'être de tous les combats : l'écrivain en a déjà assez, le pauvre, avec les maigres dix lignes qu'il vient de pondre et qu'il s'évertue à polir de peine et de misère. Mais, par-delà ces humaines, trop humaines, considérations, l'écrivain sait — en son âme et conscience — qu'il ne doit jamais se faire happer par les sirènes du *Zeitgeist*. Qu'il doit se méfier au plus haut point de celles-ci. Qu'il doit s'en remettre non pas au goût du jour, ni à l'air du temps, mais à une éthique bien précise, redoutable, et d'autant plus impitoyable qu'elle lui commande de voir et de veiller à — prenez une grande respiration — la séparation (occamienne) des mots et des choses.

Le travail de l'écrivain n'est-il pas d'abord et avant tout de préserver l'autonomie de la langue, voire d'accroître son indomptable liberté — à commencer, et pourquoi pas ? — par ces libertés, parfois assez jolies, qu'elle se permet avec la biologie ? On dit bien « une basse », bien que le chanteur désigné soit une armoire à glace d'homme valant ses 150 kilos wagnériens sur scène. À moins de vouloir rebaptiser le chanteur en question, qu'on appellera, dans la langue de la *correctitude* biologique, « un bas » !

D'où ce credo de l'écrivain, son « éthique » : refuser la *political correctness*, pour s'en tenir à la *grammatical correctness*, que l'écrivain défendra bec et ongles, s'il le faut. Car nos vraies libertés, celles qui se déploient dans un rapport de dissidence avec les *facts*, procèdent de la rectitude grammaticale... C'est Guillaume d'Occam qui, au XIV<sup>e</sup> siècle, avait eu cette audace de semer la pagaille, de foutre le divorce, entre les mots et les choses, entre la langue et les *facts*. Ce que dit le *venerabilis inceptor* (vénérable initiateur), comme on appelait Occam, c'est que la logique qui prévaut au sein de la langue et la logique qui prévaut au sein du réel ou de l'univers matériel sont des logiques foncièrement discordantes,

incommensurables. Les mots et les *facts* ne peuvent tout simplement pas se parler, ils ne peuvent même pas se contempler en peinture. Or c'est justement dans cet abîme creusé par Occam, entre mots et choses, entre langue et *facts*, que viendra s'inscrire tout un pan de la modernité politique européenne. Je pense en particulier au droit naturel moderne (qu'on appelle aussi droit *subjectif*) et à la pensée contractualiste qui en découle. En clair, cela veut dire que le politique pouvait dorénavant chercher ses assises non pas dans la nature, c'est-à-dire dans les *facts*, mais dans la langue (discours, raison).

### **Silence, les *facts* parlent !**

Ce qui devrait susciter notre étonnement dans cette affaire du « e » muet, c'est le retour inattendu de l'*être* dans le *faire*. Je fais référence à la confusion de l'*être* et du *faire* qui, pourtant, avait jadis fait l'objet d'une critique tout à fait légitime, tout à fait juste, de la part d'une certaine gauche libérale. Cette gauche avait seriné, avec raison, qu'une personne doit être jugée d'après ce qu'elle *fait* (comportement, gestes) et non pas d'après ce qu'elle *est* (Noir, Arabe, Juif, femme, homme). Mais voici que, par le biais des « auteure » et « professeure » (etc.), l'*être* biologique se met, de nouveau, à déteindre sur la fonction, c'est-à-dire sur le *faire*. On juge tout à coup opportun, pertinent, utile, voire essentiel, de désigner le *faire* à partir de ce qu'on *est* (femme). D'où les différentes chasses gardées, à saveur de métarécits : « littérature féminine », « littérature gay », et ainsi de suite.

« Au commencement était la littérature » — c'est là une autre façon de décrire l'éthique de l'écriture dont il a été question plus haut. Soutenir le contraire (« au commencement étaient les *facts* », « au commencement était la biologie ») — outre ce que cela peut évoquer du cauchemar nazi —, c'est ouvrir la porte à une série de demandes inapaisables visant la mise au pas de la langue et de ses produits dérivés (poésie, romans, etc.). On réquisitionne la langue et la littérature. On les *arraisonne*, pour parler comme

Heidegger. Ainsi trouve-t-on normal de demander à la littérature qu'elle s'en tienne strictement à ce qui est : nation, culture, communauté, histoire, orientation sexuelle (etc.). Elle doit témoigner, elle doit avouer. Et on la jugera — pour la blâmer, bien sûr — si, d'aventure, elle ne collait pas, avec suffisamment de zèle, aux *facts*. Ainsi, comme le dit si bien Pierre Lefebvre (qui s'en désole), on s'en prend « aux auteurs de romans historiques qui malmènent la vérité historique<sup>1</sup> ». À cet égard, Hubert Aquin avait eu l'intelligence de refuser le cratylisme qui avait inspiré certains écrivains, dans les années 1960-1970, à prôner le joul comme langue littéraire. Aquin disait son engagement pour le caractère non motivé ou arbitraire de la langue.

Ce type de *grounding* dans les faits, dans le factuel, dans la facticité, a tout pour plaire aux tenants du néolibéralisme. *Let the facts speak for themselves*, aiment dire ces derniers. Le sujet humain est prié de se taire, de s'écarter du chemin afin de laisser passer Sa Majesté *The Facts*. Devant l'Éternel, seule vaut la parole éruptée des *hard facts*, ceux-ci ayant toujours le dernier rot. Aucune parole ne serait possible par-delà ces fameux *facts*. Après les *facts*, le silence. En bon langage philosophique, cela s'appelle *physicalisme*. Les Otto Neurath, Rudolf Carnap et W. O. Quine seraient bien heureux de voir leurs « propositions-constats » et leur « langage physique » promu au rang de voies du salut. Puis, on pourrait également évoquer le *scientisme*, qui est le droit que se donne la pensée scientifique de se comporter en *colonisatrice* brutale de la pensée éthique et politique.

### ***Finnegans Wake* et la *grammatical correctness***

*Finnegans Wake*, cet immense roman que James Joyce publie en 1939, est la preuve vivante que, entre la *political correctness*

<sup>1</sup> Pierre Lefebvre, « Entre le signe et les choses », *Liberté*, vol. 48, n° 4 (274), novembre 2006, p. 5. Lefebvre cite également ce cas d'« une chronique hebdomadaire dans le cahier "Livres" de *La Presse* où l'on visite divers lieux *réels* apparaissant dans nos romans tout en se demandant si les écrivains qui les mettent en scène "ne laissent pas leur imagination les emporter trop loin" ».

et la *grammatical correctness*, il faut toujours opter pour la dernière. *Finnegans Wake* est une énorme machine de guerre *anti-facts*.

Face à la rectitude politique, qui vise, c'est ce que je disais plus haut, à *enchaîner* la langue au réel, et partant, au biologique, l'*hénaurme* roman de Joyce dit l'absolue nécessité qu'il y a, pour nous, en tant que *sujets* humains, à nous en tenir à la stricte loi de la grammaire ! La psychanalyse nous l'a d'ailleurs assez dit : la subjectivité naît de la loi — rien à voir avec les *facts* (ni gènes ni chromosomes). Bien entendu, il faut savoir faire preuve, ici, d'une conception *élargie* du mot « grammaire » et de la « grammaticalité » en général. On ne saurait se contenter d'une simple conformité à notre bon vieux *Grevisse*. *Finnegans Wake*, ai-je besoin de le dire, c'est du fort mauvais anglais ! Mais c'est justement pour cette raison que ce roman, si déviant au vu de la langue belle et policée, est ce qu'il y a de plus *grammatically correct*. Ce n'est pas pour rien que Joyce pouvait parler de son « night book », *Finnegans Wake* ayant été conçu dans la langue du rêve — aussi bien dire, dans la langue du désir, langue illisible, intraduisible dans la (prétendue) « langue » des *facts*.

L'importance du projet joycéen consiste à avoir mené à terme le projet occamien auquel j'ai fait allusion. En consignait la séparation des mots et des choses, la pensée d'Occam ouvre sur le vaste territoire de la subjectivité que Descartes, mais aussi Rousseau — et plus tard Husserl et bien sûr Freud — sauront exploiter. Elle est là, la leçon du *vénérable initiateur*, leçon que Joyce a voulu mettre en pratique. *Finnegans Wake* est fondé sur la logique — disons, la *grammaire* — intime de la langue, que Freud a su définir à partir de la terminologie complémentaire du déplacement et de la condensation (*Verschiebung/Verdichtung*). Ainsi les deux grammaires, celle de la langue et celle du rêve, sont-elles isomorphes. C'est en ce sens que *Finnegans Wake* — comme chacun de nos rêves, d'ailleurs — est *grammatically correct*. Au fond, les désirs sont toujours *grammatically correct*, jamais *politically correct*.

Joyce, qui fut plutôt thomiste, a su devenir « occamien » à des moments stratégiques, c'est-à-dire à l'instant de livrer le dernier assaut<sup>2</sup>. Mais... de quel assaut s'agit-il ? Il s'agit de l'assaut mené par Joyce pour inscrire la nuit en plein jour, la logique de la subjectivité en plein cœur de la logique des objets et du monde matériel — question de faire éclater cette damnée logique des objets, de la faire voler en éclats. *Finnegans Wake* de l'Irlandais Joyce serait donc une sorte de bombe, lancée contre Sa Majesté Royale *The Facts*.

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que le *sujet* — sujet de l'écriture, sujet du *night language* — a un rôle qui consiste à semer le trouble dans le monde des *facts*. Eh oui, le sujet n'obtempère pas. Il est l'insolence incarnée. Il est effronté, impoli, déviant, incorrect, etc. De cela, il découle que le complexe « langue/littérature » a pour fonction d'importuner le réel, de l'inquiéter, de le rendre confus, de le troubler (comme on trouble une eau claire), de le brouiller. La littérature n'a pas pour fonction de clarifier, de « faire état de », de figurer, de rendre limpide, mais d'obscurcir, d'égarer, de fourvoyer, d'embrouiller, etc. Autrement dit : *inscrire la nuit en plein jour*... Pas surprenant que Platon ait voulu chasser l'artiste — poète, peintre, etc. — de sa Cité : « Ainsi, nous voilà bien fondés à ne pas le recevoir dans un État qui doit être régi par des lois sages. » (*La République* X 604d-605d.)

Et, en parlant de ces « lois sages » du Grec, je ne peux m'empêcher de citer saint Paul qui, à son tour, cite le Dieu d'Isaïe : « Je détruirai la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents » (1 Co 1,19). Se trouve ainsi consolidée (par saint Paul) l'idée d'un monde, celui du Verbe, dont l'autonomie, dont la logique propre, permet d'exercer un discours de surplomb, à vocation *critique*, sur le monde des hommes et des *facts*, et ce, pour *déconstruire* la

---

<sup>2</sup> Précisons qu'il n'y a aucune référence explicite à Guillaume d'Occam chez Joyce, mis à part un certain « Dan Occam », au chapitre 3 (« Proteus ») de *Ulysses*, et dont il est dit qu'il est un « invincible doctor » (!).

sagesse des sages et l'intelligence des intelligents. Dans cette épître, saint Paul dénonce la logique des Grecs, désolante de simplisme, quand on la compare à la logique chrétienne.

Voici l'alternative. D'un côté, il y a cette sagesse, au fond très « grecque », des adeptes du « e » muet, qui crie « finie la récré ! » avant de ligoter de force la langue (toujours trop libre, trop « barbare ») au solide pilier des *facts*. De l'autre, il y a la logique du Verbe avec sa faculté de mettre à mal cette sagesse, d'y semer la confusion, de la dérouter, de la déconcerter, de la décontenancer...